

La Grande Guerre

Deuxième partie

Un ciel d'espérance



Jean-Claude GUIBOREL

www.alterpublishing.com

La Grande Guerre

II – UN CIEL d'ESPERANCE

ROMAN

NOTE de L'AUTEUR

Ce livre est un roman cheminant
au gré du 20^e siècle. Les dates et personnages
historiques sont authentiques.

Couverture : la naissance de la chasse aérienne.

DU MEME AUTEUR

« D'Amour et d'humour, poèmes de nos jours ».

Amours et destins (roman – mai 2004).

Les Chevaliers du Mont (roman hist. – déc. 2004 – réédité en 2007).

Le Règne de la Salamandre (roman hist. – sept. 2005).

Le Pouvoir des Passions (roman hist. – juin 2006).

De Guerre, d'Amour et de Gloire (2007/2008) – La Trilogie
(* Les hommes du mas – ** Le Roi juste et le cardinal –
*** Sous le Règne du Roi Soleil).

Louis XV – Le Secret du Roi (mai 2009).

Les lumières et la tourmente (novembre 2009).

L'Aigle et l'Empire (mai 2010).

François Vidocq – Une vie, deux destins (mars 2011).

Eugénie et le dernier Empire (mars 2012).

La Grande Guerre – 1^{ère} partie : Mata Hari, la courtisane.

© Jean-Claude GUIBOREL
www.jcguiborel.fr

AVANT-PROPOS

C'est au cours de l'hiver 1915-1916 que les états-majors adverses préparent leurs plans de campagne pour l'année à venir. Après plus d'une année complète d'expériences, les commandements commencent à ajuster leurs stratégies en fonction des conditions de la guerre de position moderne : la stratégie qui sera adoptée chez tous les belligérants sera celle de la guerre d'usure.

Dans les formes nouvelles du combat qui émergent, le rôle du soldat s'efface de plus en plus devant celui du matériel.

Forts de leurs succès offensifs en Russie, les généraux allemands se questionnent sur la marche à donner aux opérations pour l'année 1916.

Von Falkenhayn reste sceptique quant à l'opportunité de poursuivre l'offensive sur le front oriental.

La campagne précédente a démontré que la stratégie adoptée par le haut-commandement russe empêchera les forces allemandes de réussir toute manœuvre d'encerclement.

De plus, il craint les effets pervers d'un engagement trop profond en Russie : les distances séparant le front de l'état-major et la déficience des moyens de communication en Russie pourraient entraîner les troupes allemandes dans une situation identique à celle de la Grande Armée napoléonienne un siècle plus tôt.

C'est donc sur le front occidental que l'armée allemande devra prendre l'initiative.

Le général Von Falkenhayn est toutefois conscient que les méthodes qui ont assuré le succès en Russie ne peuvent mener qu'à la faillite en France.

A l'ouest, le front est tenu bien plus solidement par les effectifs anglo-français, toujours plus nombreux. La France et le Royaume-Uni, grâce au crédit octroyé par les financiers américains et le contrôle des mers, ne sont pas confrontés aux problèmes d'approvisionnement que connaissent l'Empire russe et les puissances centrales.

Un réseau développé de chemins de fer permet au haut-commandement français de déplacer rapidement troupes et matériel sur tous les endroits du front.

Devant cet état de fait, Von Falkenhayn choisit d'adopter une stratégie tout à fait novatrice : au lieu de tenter une rupture sur un endroit particulier du front, il décide d'amener l'armée française au bout de ses ressources matérielles et morales.

Par une suite ininterrompue d'attaques répétées, il souhaite user l'ennemi dans son ensemble.

Contrairement au plan allemand, le but de l'offensive alliée est de créer une percée dans les lignes ennemies, l'avancée des soldats sera précédée à chaque fois par une gigantesque préparation d'artillerie répartie sur plusieurs

jours. Le nouveau credo des forces anglo-françaises est celui du général Foch : *l'artillerie « conquiert » le terrain, l'infanterie « l'occupe ».*

Toutefois, la coopération entre les différents alliés demeure très déficiente ; seuls les Français et les Britanniques réussissent à élaborer un plan commun.

Le site de Verdun est finalement choisi par les Allemands pour de multiples raisons :

- Tout d'abord, c'est une position stratégique importante car elle se trouve à proximité immédiate des usines d'obus de Briey-Thionville et du complexe ferroviaire de Metz ;

- Le saillant de Verdun est entouré par les forces allemandes de trois côtés, qui bénéficient d'un réseau logistique de voies ferrées importantes, alors que du côté français, la ville ne peut être approvisionnée que par une mauvaise route et une ligne de train étroite.

- Les forts du complexe défensif sont vétustes, et Joffre a dégarni le secteur, laissant moins de 300 pièces d'artillerie et des unités à faible valeur combattante, ce qui devrait permettre aux Allemands de prendre l'avantage en première partie de bataille.

Sceptique de la stratégie de l'Entente, la France et l'Angleterre, où le haut-commandement ne semble jamais envisager la possibilité d'une offensive allemande à l'ouest, le général russe Mikhaïl Alekseïev prophétise que *« l'adversaire n'attendra pas que Joffre ait achevé ou non sa préparation ; il attaquera dès que les conditions du climat et l'état des routes le lui permettront. »*

Joffre envoie un détachement du génie, mais il est bien tard. Le général Heur, chef de la région fortifiée de Verdun, dit lui-même : « chaque fois que je demande des renforts d'artillerie, le QQG répond en me retirant deux batteries ! »

Depuis la mi-janvier, les préparatifs allemands sont confirmés par le 2^e bureau des services de renseignements français, par la reconnaissance aérienne qui prend des photographies inquiétantes et par des déserteurs Alsaciens et Lorrains.

Joffre reste sourd à ces renseignements.



Une sortie de tranchée.

Table des matières

AVANT-PROPOS	5
PROLOGUE	9
PREMIERE PARTIE LA BATAILLE DE VERDUN	15
CHAPITRE PREMIER DES RESERVISTES DANS LA FOURNAISE	17
CHAPITRE II L'OFFENSIVE ALLEMANDE	28
CHAPITRE III L'ENFER DE VERDUN	38
CHAPITRE IV LES SECOURS VENUS DU CIEL	48
CHAPITRE V UN REFUGE DANS LA TOURMENTE	58
CHAPITRE VI DE NOUVELLES OFFENSIVES	66
CHAPITRE VII LES ALLEMANDS AUX PORTES DE VERDUN	76
DEUXIEME PARTIE LE TOURNANT DE LA BATAILLE LA RECONQUETE	88
CHAPITRE PREMIER LES CONTRE-ATTAQUES FRANCAISES	90
CHAPITRE II L'ASSAUT VICTORIEUX	101
CHAPITRE III LE CHEMIN DES DAMES et LES MUTINERIES	112
CHAPITRE IV UN PRISONNIER RECALCITRANT	123
CHAPITRE V LA RESISTANCE DES ARMEES	131
CHAPITRE VI EVASIONS ET COMBATS FEROCES	141
TROISIEME PARTIE LA FIN DU CONFLIT	149
CHAPITRE PREMIER DES SUCCES SUR LE FRONT DEVASTE	150
CHAPITRE II LES DERNIERES RAFALES	162
CHAPITRE III ENFIN L'ARMISTICE	172
LEXIQUE	186
NOTE DE L'AUTEUR - Poèmes	188
UNE NUIT DE VEILLE	188
DANS L'ATTENTE	190
ANNEXE I TRAITE D'ARMISTICE	192
ANNEXE II LA GRIPPE ESPAGNOLE	195
BIBLIOGRAPHIE	201

PROLOGUE

Le 21 février 1916, à 7 h 15 du matin, les artilleurs du Kronprinz font pleuvoir un déluge de fer et de feu sur les troupes françaises en position au nord-est de la place forte de Verdun.

Mal préparée à recevoir ce « feu d'enfer », l'armée française ne dispose pas de canons en nombre suffisant pour répliquer.

Décimés, isolés, désorganisés, parfois sans encadrement, les bataillons français opposent pourtant une résistance énergique, souvent héroïque, jusqu'à la mise en place, par le nouveau commandement, le 26 février, d'un véritable cordon ombilical entre Bar-le-Duc et Verdun.

Sur cette « Voie sacrée », hommes et matériels se croiseront sans relâche pendant les dix mois de cette « interminable et sanglante relève ».

Du côté allemand, Verdun devient un objectif stratégique : s'il renonce progressivement à s'emparer de la ville, le général Falkenhayn veut néanmoins attirer sur les rives de la Meuse le maximum de combattants français, et perturber ainsi les préparatifs d'une offensive alliée sur la Somme. En face, Pétain pose d'emblée les règles du jeu : « *ils ne passeront pas !* » Devant le danger qui menace la patrie, Verdun, nouveau Valmy, devient en quelques jours

le symbole du sursaut de toute une nation. Sur le terrain, labouré par les obus, les conditions de survie sont extrêmes. Le combat, d'une intensité sans pareille, ne laisse aux poilus aucun répit.

Les tranchées sont systématiquement détruites par les obus de très gros calibres (les fameuses *marmites*). Assauts et contre-attaques se déroulent sous le feu des mitrailleuses, dans la boue qui empêche de progresser. En hiver comme en été, la soif et la faim sont constantes ; les troupes restent parfois trois ou quatre jours en ligne sans recevoir de ravitaillement. Les ambulances de campagne, situées en arrière sur le front, sont systématiquement bombardées. Pour prévenir l'usure morale des combattants et permettre une défense efficace, Pétain instaure la « noria », qui fera défiler à Verdun plus des deux tiers des régiments français.

Dès lors, chacun sait la nature de son engagement dans la bataille. On entre dans la *Fournaise* pour y mourir. Sur quatre hommes qui montent au front, un seul en revient indemne.

Pour résumer cet affrontement qui se déchaîne entre le 21 février et le 18 décembre et qui cause la perte de 163 000 poilus français et de 142 000 poilus allemands, Paul Valéry écrit : *Verdun, c'est une guerre toute entière insérée dans la Grande Guerre. C'est aussi une manière de duel devant l'univers, une lutte singulière en champ clos.*

Le poète définit ainsi l'unité de temps et de lieu qui caractérise le secteur de moins de cent kilomètres carrés où se livre l'une des batailles les plus symboliques de la Première Guerre mondiale pour les Français, et qui, en dix mois, implique quasiment toutes les unités de leur armée.

Pourquoi, cette valeur de symbole ? Sans doute parce qu'il s'agit d'une bataille où les Français affrontent seuls

l'ennemi, sur une terre ravagée par plus de cinquante millions d'obus ! D'une bataille finalement victorieuse pour la France et qui symbolise son esprit de résistance et de bravoure puisque les dix divisions allemandes de la 5^e armée du Kronprinz lancées en février à l'assaut des positions françaises n'arrivent pas à éliminer définitivement les trois divisions stationnées dans un secteur du front dont le haut commandement a sous-estimé l'importance, et cela malgré les 1200 canons allemands braqués sur elles...

Verdun est donc un nouveau Valmy : le symbole du sursaut devant une attaque allemande terrible qui pense pouvoir saigner à blanc l'armée française ; une réussite stratégique et psychologique, et surtout, l'épopée finalement victorieuse du combattant de première ligne et de son sacrifice. Pourtant, les soldats de 1916 peuvent avoir une autre façon d'évoquer le calvaire qu'ils ont enduré, comme le fit le poilu Eric Bonnefont, neveu d'Hugues de Couesnon, dans une lettre écrite à sa mère le 25 mars 1916... *« Par quel miracle suis-je sorti de cet enfer, je me demande encore bien des fois s'il est vrai que je suis toujours vivant ; pense donc, nous sommes montés mille deux cents et nous sommes redescendus trois cents ; pourquoi suis-je de ces trois cents qui ont eu la chance de s'en tirer, je n'en sais rien, pourtant j'aurais dû être tué cent fois, et, à chaque minute, pendant ces huit longs jours, j'ai cru ma dernière heure arrivée. Nous étions tous montés là-haut après avoir fait le sacrifice de notre vie, car nous ne pensions pas qu'il fût possible de se tirer d'une pareille fournaise. Oui, ma chère mère, nous avons beaucoup souffert et personne ne pourra jamais savoir par quelles transes et quelles souffrances horribles nous avons passé. »*

A présent forêt-sépulture où reposent les restes de 90 000 disparus, ce lieu conserve en son sol les cicatrices des 26 millions d'obus qui ont laminé ses collines, fracturé les roches et rayé de la carte neuf villages. Cette deuxième partie de la Grande Guerre* nous emporte également dans les deux dernières années du conflit, semées de drames personnels saisissants où nous partageons les péripéties de cette période, nous faisant découvrir les sentiments des familles de Couesnon et Bonnefont, livrées aux batailles aériennes et terrestres.

Plus qu'un hommage aux ultimes survivants de la Grande Guerre, ces quelques feuillets pour mémoire et d'écrits romanesques nous permettent de plonger au cœur tragique de notre civilisation pour en tirer les enseignements qui sauront consolider l'esprit de paix dans une Europe à consolider et un monde en devenir.



Un va-et-vient continu sur le front.

* Voir *La Grande Guerre – 1^{ère} partie, Mata Hari la courtisane.*

La
Grande Guerre

II – UN CIEL d'ESPERANCE

ROMAN



Un char Schneider et ses servants.

DEUXIEME PARTIE

LE TOURNANT DE LA BATAILLE

LA RECONQUETE



Des chars Renault en progression.

CHAPITRE IV

UN PRISONNIER RECALCITRANT

Charles de Gaulle n'est pas un prisonnier ordinaire. Il appartient à cette minorité qui refuse le mauvais sort et estime que la capture n'est qu'un incident momentané et que la guerre n'est pas achevée pour autant. Il entre alors dans une véritable culture de l'évasion et va devenir, selon ses propres termes, un « récidiviste obstiné ».

On se rappelle sa blessure suivie de sa capture le 2 mars 1916 au village de Douaumont, puis soigné à l'hôpital de la citadelle de Mayence, et son départ au camp d'Osnabrück, en Westphalie, fin mars.

Soupçonné de préparer une évasion, il est alors expédié, six mois plus tard, en Lituanie, au camp de représailles de Sczuczyn, pour cinq mois, puis au Fort IX à Ingolstadt, un camp jugé plus sûr, réservé aux officiers qui avaient tenté de s'évader.

Mais à peine arrivé, à cet endroit, il n'a qu'une idée : en sortir. Pour ce faire, il absorbe une forte dose d'acide picrique, habituellement utilisé en faible quantité pour la fabrication de la citronnade ; il présente alors rapidement les symptômes inquiétants d'un ictère sérieux : teint brouillé, yeux jaunes, urine foncée, etc.

Craignant d'avoir dépassé la dose, en se regardant dans une glace, il est aussitôt transféré à l'annexe pour les prisonniers de l'hôpital de la garnison ; l'endroit est entouré d'une haute palissade, de barbelés et de sentinelles, mais l'hôpital militaire contigu n'est occupé que par des blessés allemands que de nombreux civils viennent visiter. Charles sait aussi que des prisonniers français y sont périodiquement conduits isolément pour des traitements spéciaux. C'est par là qu'il décide donc, avec le capitaine Dupret qui termine un traitement dans ce lieu, de s'enfuir...

Après s'être procuré illicitement ou par transformation et même par teinture des vêtements militaires allemands et civils, Dupret sort, déguisé en infirmier allemand tenant par le bras ce grand capitaine français malade qui traîne ses affaires dans un sac. Une fois entrés dans l'hôpital allemand, ils se changent tous deux en civils dans un petit réduit ouvert avec un passe fabriqué et sortent, à la nuit tombante, mêlés à la foule des visiteurs allemands et à leurs blessés nombreux en ce dimanche. Ils se dirigent à pied vers l'enclave suisse de Schaffhouse, à trois cent kilomètres de là ; mais ils sont repris près d'Ulm au bout de cinq jours, après avoir parcouru les deux tiers de leur trajet avec la faim, le froid et la pluie, leur mauvaise mine les a malheureusement fait repérer.

De Gaulle dira plus tard : « *Avec nos dégaines et nos barbes de cinq jours, nous ressemblions à des clochards.* »

Renvoyé au centre disciplinaire qu'était le Fort IX, il est transféré ; après huit mois de « sagesse », près de Kronach, en Franconie, au camp de Rosenberg, un vieux château fort à double enceinte perché au sommet d'un piton très escarpé. Devant cette forteresse s'étendent un large fossé puis un rempart intérieur de six mètres, un deuxième fossé où est

installé un tennis sommaire, communiquant avec le premier par un passage voûté fermé, et enfin un deuxième rempart extérieur surplombant une paroi rocheuse de quarante mètres d'à-pic en moyenne. De Gaulle observe que le rempart intérieur est gardé par une sentinelle sous guérite tous les trente mètres et éclairé la nuit, et que le rempart extérieur est parcouru par des patrouilles à intervalles.

Les prisonniers sont refoulés pour la nuit au premier étage du fort. Un groupe d'évasion est alors formé, outre Charles de Gaulle, du capitaine de Montéty et des lieutenants Tristani, Prévot et Angot. Crochetant une porte qui les amène au rez-de-chaussée, ils réussissent après de nombreuses nuits de travail à desceller une pierre masquée par des broussailles à la base d'une tour.

Un soir, vers 22 heures, par une pluie d'orage diluvienne étouffant les bruits, et qui pousse les sentinelles à se réfugier dans leurs guérites, les cinq hommes basculent la pierre et vont se planquer sous la voûte du passage souterrain à la première enceinte, après avoir crocheté la grille d'entrée ; là, ils montent une échelle à l'aide des vis de presse-raquettes de tennis et de planches prises à leurs armoires et sortent une corde tressée de lanières d'étoffes et de draps d'une longueur de trente mètres.

Ils déboulent du souterrain dans le dos des guérites, appliquent leur échelle rapidement et sans bruit sur cette deuxième enceinte. De là, ils jettent la corde qui s'avère trop courte d'une dizaine de mètres pour atteindre le bas de l'à-pic, mais seulement une corniche naturelle intermédiaire d'où ils devront utiliser la même corde une deuxième fois à condition que l'un d'entre eux se dévoue pour la renvoyer. C'est le capitaine Georges de Montéty, le plus ancien et le dernier arrivé, qui décide de se sacrifier.

Une fois arrivés au sol, nos fugitifs prennent la direction de Schaffhouse et marchent pendant dix longs jours. Mais hélas ; écrasés de fatigue et de froid, ils ont la mauvaise idée de se réfugier dans un pigeonnier en plein champ. Dénoncés par des prisonniers russes travaillant dans une ferme avoisinante, ils sont capturés.

Redoutant leur renvoi au camp de représailles dès leur retour à Rosenberg, ils n'attendent pas un jour de plus.

N'ayant pas le temps de préparer une autre escalade, ils ne peuvent qu'essayer de sortir... par la porte.

Une aile du château où habitent quelques ménages civils employés de l'armée allemande est perpendiculaire à l'aile habitée par les prisonniers, formant une cour intérieure dans l'angle ; un passage voûté gardé à l'extérieur permet d'y accéder.

Une sentinelle fait les cent pas dans la cour. Là, elle échange souvent quelques mots avec son collègue de l'extérieur qui ne ferme la grille qu'à la nuit, après le départ de tous les civils.

Aussitôt, les deux hommes scient le barreau d'une petite fenêtre au deuxième étage de leur bâtiment.

Il est 17 heures, et en moins d'une minute, pendant que la sentinelle de la cour leur tourne le dos, ils se laissent rapidement glisser le long d'une corde que des camarades remontent instantanément avant de remettre le barreau à sa place. Déguisés en civils – uniformes teints, cols retournés, chapeaux et moustaches postiches – ils sortent devant les deux factionnaires auxquels ils disent bonsoir et qui les laissent passer. « *Non seulement nous étions libres, mais nous avons berné l'adversaire* », racontera plus tard en jubilant Charles de Gaulle, à sa famille.

Mais la poisse les poursuit.

Ils ignorent qu'un civil a vu leur descente depuis la fenêtre d'angle et que la police a été mise en alerte.

Comptant prendre le train à la gare de Lichtenfels pour tenter, cette fois, de gagner la Hollande, ils y parviennent après vingt-cinq kilomètres de marche vers minuit.

Cachés dans un bois voisin, ils y attendent l'heure du premier train du matin. Un billet dans la poche pour Francfort et Aix-la-Chapelle, ils y montent séparément, mêlés aux autres voyageurs.

Mais avant le départ, à 5 heures du matin, les portes du wagon sont bloquées par la gendarmerie. Ils sont aussitôt arrêtés, ramenés à Rosenberg, puis renvoyés à Ingolstadt.

Le capitaine de Gaulle fait d'abord cent vingt jours de cellule, sans aucune communication, pas de livre ni de quoi écrire, pas de lumière, ni de chauffage, et régime alimentaire de survivance.

Pendant cette incarcération, il s'exerce à se remémorer des poèmes et à en réciter les mots et les lettres en sens inverse ; d'autre part, pour maintenir son moral ou celui de ses compagnons et se donner la fausse apparence d'un captif absorbé par ses études et non par des projets d'évasion, il donne des conférences sur des sujets historiques, sur la conduite de la guerre en général, et même sur la culture allemande. Il doit ensuite comparaître devant le conseil de guerre d'Ingolstadt, qui le condamne à trois semaines de prison pour « outrages à gendarmes » ; ils l'avaient bousculé lors de l'arrestation et il leur avait déclaré un peu rudement ce qu'il pensait de ce manque de respect à l'égard d'un officier français.

Pour purger sa peine, il est envoyé à la prison militaire de Passau, pêle-mêle avec les droits communs allemands :

assassins, déserteurs, voleurs... Après trois jours de grève de la faim, le capitaine est conduit à la prison d'officiers français de Magdebourg où il retrouve quelques camarades.

*

Une lettre vient d'arriver chez Fantine et Julien. C'est leur fils Eric leur donnant des nouvelles du front.

Le 10 octobre 1917.

... Rien à signaler aujourd'hui encore : nous vivons ici une vie assez monotone, qui se recommence chaque jour, dans une campagne infiniment calme et reposante. Je jouis infiniment de la beauté douce et tranquille de cette fin d'été, de ce début d'automne. Il y a, en cette saison, un parfum de mélancolie émouvante, suave, dont je me sens profondément imprégné. J'ai l'impression qu'en cette saison quasiment crépusculaire, les âmes sont meilleures et les cœurs plus sensibles...

Et pourtant, on continue à se battre.

Mon voisin, Hubert, un gars de l'est, me parle de la guerre :

« - On se demandera plus tard : après tout, pourquoi faire la guerre ? Pourquoi, on n'en sait rien ; mais pour qui, on peut le dire. On sera bien forcé de voir que si chaque nation apporte à l'idole de la guerre la chair fraîche de quinze cents jeunes gens à déchirer chaque jour, c'est pour le plaisir de quelques meneurs qu'on pourrait bien compter ; que les peuples entiers vont à la boucherie, rangés en troupeau d'armées, pour qu'une caste galonnée d'or écrive ses noms de princes dans l'histoire...

- Ecoute ! interrompt un voisin de la tranchée.

On se tait, et on entend au loin le bruit du canon ; là-bas, le grondement ébranle les couches aériennes et cette force lointaine vient déferler à nos oreilles.

Nous allons avoir des nouvelles des gens d'en face dans quelques instants. Je vais cesser mon écriture...

J'espère que vous allez bien, surtout papa qui doit se remettre tout doucement de son pied.

Donnez-moi de vos nouvelles. Je vous embrasse très fort. Votre Eric qui vous aime ».

*

Entre temps, le général Pershing, commandant du corps expéditionnaire américain, est arrivé en France.

Le 6 novembre, les bolcheviks s'emparent du pouvoir.

Après son discours au Sénat contre le ministre de l'Intérieur Louis Malvy, Clémenceau est devenu Président du Conseil, le 17 novembre.

Le 5 décembre, un armistice est signé entre les Russes et les Allemands.



Un nouveau tank anglais sur le front.